

« Océan, nos réponses pour l'avenir »

Colloque organisé par l'Institut de l'Océan – Sorbonne Université - lundi 22 novembre 2021
Proposition d'allocution conclusive de S.A.S. le Prince Albert II de Monaco

Madame la Ministre,

Monsieur le Ministre,

Mesdames et Messieurs,

Chers amis,

Je suis très heureux de vous retrouver ici ce soir pour parler d'un sujet qui m'est cher, et qui résonne en ces lieux d'une manière particulière : l'océanographie.

Cette Maison de l'Océan, vous le savez peut-être, fut érigée il y a cent-dix ans par mon trisaïeul, le Prince Albert Ier, afin d'aider à mieux connaître et à mieux faire connaître les océans.

D'une génération plus jeune qu'Henri de Lacaze-Duthiers, le Prince Albert Ier était appelé le « Prince savant » ou le « Prince explorateur », tant il consacra d'énergie à la mer, à son exploration et à sa connaissance. Précurseur de l'océanographie moderne, il étudia les courants marins, cartographia les fonds, et conduisit vingt-huit campagnes scientifiques en mer.

Il partageait avec celui dont nous célébrons aujourd'hui le bicentenaire une même fascination pour les océans, et une même foi inébranlable dans les pouvoirs et les missions de la science.

Il y a tout juste cent ans, il déclarait ainsi : « L'heure a sonné pour la considération mondiale des grands problèmes de l'Océan, que l'Humanité doit entreprendre avec ses meilleurs moyens, car ils lui donneront plus vite les progrès qui vaincront sa barbarie. »

Un siècle après son décès, dont nous commémorerons bientôt le centenaire, ce message, comme celui de Lacaze-Duthiers, résonne de manière extraordinairement actuelle. Car les rêves et les espoirs de ces esprits avant-gardistes n'ont pas vieilli. Pas plus que la nécessité de consacrer d'avantage d'attention à nos mers. Et pas plus que les murs de cette Maison – qui ont certes été récemment restaurés...

Depuis cent-dix ans, ces murs sont fidèles à la promesse de leur bâtisseur. Ils accueillent des chercheurs, mais aussi des explorateurs, des responsables politiques, des acteurs économiques, et surtout un large public, autour de quelques convictions profondes.

Des convictions dont parlaient peut-être le Prince Albert 1er et Henri de Lacaze-Duthiers, lorsqu'ils se côtoyaient dans l'hémicycle de l'Académie des Sciences, à quelques centaines de mètres d'ici.

Il y a la conscience des trésors que recèle notre environnement, la soif de les connaître, la volonté de vaincre l'ignorance.

Il y a le sentiment que la mer regorge de mystères et de potentialités que l'esprit humain a le pouvoir d'éclairer.

Il y a la nécessité, pour cela, d'une démarche scientifique, c'est-à-dire distanciée, objective et universelle.

Et il y a surtout le besoin de transmettre son savoir au plus grand nombre, car ce savoir ouvre la porte de progrès concrets et immédiats pour l'humanité...

Ces convictions, plus que jamais, nous animent aujourd'hui en ces lieux, au moment de rendre hommage à Lacaze-Duthiers, à l'océanographie, aux océans. Et à tous ceux qui, comme beaucoup d'entre vous, consacrent leur talent et leur énergie à les comprendre, à les expliquer, à les protéger.

Alors que notre civilisation découvre petit à petit la fragilité de son environnement, et alors que nous prenons peu à peu conscience de la nécessité de le préserver, l'océanographie est pour moi plus qu'un héritage familial ou un attachement personnel.

Elle est le symbole même des efforts qu'il nous faut accomplir pour lutter contre trois des plus grands maux de notre époque : l'ignorance, l'indifférence et l'impuissance.

L'ignorance, aujourd'hui plus que jamais, est la source des passions les plus sombres des hommes. Elle est à l'origine de nombreuses violences, de terribles destructions et d'infinis malheurs.

Et je crois qu'aucune zone de notre Planète ne symbolise autant notre ignorance que les océans, si fascinants et encore si méconnus. Nos océans dont on rappelle souvent que leurs

grands fonds ont été moins explorés que la surface de la Lune, dont la biodiversité est à peine connue, et dont les zones intermédiaires demeurent très largement obscures...

Pour eux, comme pour l'ensemble de notre monde, nous avons d'abord besoin de la science.

La science seule nous permet de comprendre des phénomènes que l'œil humain ne peut pas voir – et bien souvent ne *veut* pas voir.

Elle seule nous permet de mesurer à la fois l'importance de l'océan dans les grands équilibres de ce monde, et les maux dont il souffre.

Sans la science, comment aurions-nous pu comprendre que les immenses masses océaniques puissent être menacées ? Comment aurions-nous pu percevoir un changement des températures de quelques degrés, voire de quelques dixièmes de degrés, qui aujourd'hui menace tout notre biotope ? Comment aurions-nous pu déceler des modifications de l'acidité des eaux, pourtant si lourdes de conséquences ? Et comment aurions-nous pu envisager que ces variations imperceptibles entraînent la disparition ou la migration de nombreuses espèces, et menacent à terme notre propre survie ?

La science est notre seul outil, non seulement pour comprendre le monde, mais aussi pour le protéger. Car elle seule parle un langage universel, capable de rassembler les peuples, à une époque où il est si facile de les opposer.

C'est la raison pour laquelle la Principauté de Monaco, depuis plus d'un siècle, soutient activement la science, et en particulier l'océanographie.

Que ce soit à travers cette Maison et le Musée océanographique de Monaco, qui constituent ensemble une institution unique, dédiée à la connaissance, à la conservation et à la pédagogie des mers.

Que ce soit par la politique de l'Etat et de mon Gouvernement, qui nous a notamment conduits depuis longtemps à accueillir à Monaco des institutions comme l'Organisation Hydrographique Internationale et le laboratoire marin de l'AIEA, ou encore des initiatives comme Ocean Acidification and other ocean Changes – Impacts and Solutions, ou OACIS.

Que ce soit par l'activité du Centre scientifique de Monaco et ses recherches marines.

Et que ce soit, enfin, grâce aux nombreuses initiatives de ma Fondation, qui depuis sa création il y a quinze ans a multiplié les partenariats avec de grands laboratoires et de grandes universités à travers le monde, au service du climat, de la biodiversité et de l'eau.

Au-delà de l'ignorance, le second fléau que l'océanographie nous permet de combattre est l'indifférence.

L'indifférence, comme l'ignorance, est la cause de nombreux drames, conscients ou inconscients. Elle est sœur de l'égoïsme et mère de l'irresponsabilité. Et les océans, plus qu'aucune autre partie de notre monde, sont victimes de notre indifférence, de notre égoïsme, de notre irresponsabilité.

Cela tient d'abord à l'impression de toute-puissance et d'éternité qu'ils dégagent. Face à eux, l'homme a longtemps été vulnérable, tandis que ces immenses étendues paraissaient immuables. L'homme peine aujourd'hui à comprendre que les choses se sont inversées, et que c'est désormais l'océan qui est en danger, menacé par un petit mammifère aux pouces opposables et au cortex développé...

Notre indifférence tient aussi au fait que nous demeurons des animaux terrestres, dont les principaux enjeux se situent le plus souvent bien loin des océans.

Et elle tient enfin au fait que les océans, pour l'essentiel, échappent à nos outils politiques classiques et sont si difficiles à réguler.

Alors, nous laissons faire, trop souvent.

Face à ce péril de l'indifférence, l'océanographie nous rappelle les fléaux dont les océans souffrent aujourd'hui, et les menaces que ces fléaux font peser sur l'ensemble de notre Planète.

Elle nous montre les ravages des pollutions, chimiques ou plastiques, qui tuent des espèces, contaminent l'ensemble de la chaîne alimentaire, et affectent notre santé.

Elle nous prouve la fragilité de certains écosystèmes et nous explique comment nous détruisons la biodiversité.

Elle nous révèle enfin la manière dont notre modèle de développement est directement responsable des dégradations qui affectent nos mers.

C'est pourquoi il est essentiel que les fruits de l'océanographie soient partagés, le plus largement possible, en particulier auprès des décideurs – mais pas uniquement.

C'est la raison pour laquelle nous soutenons activement la démarche du GIEC, qui fait de la connaissance scientifique la condition d'une action efficace. C'est d'ailleurs à notre initiative, notamment, que le GIEC a accepté de consacrer un Rapport spécial aux océans et à la cryosphère, Rapport qui fut rendu public à Monaco il y a deux ans.

C'est la raison pour laquelle je m'investis dans toutes les enceintes internationales où l'avenir des mers est abordé. Pour que notre droit de la mer, aujourd'hui indifférent aux menaces environnementales, prenne en compte la réalité de nos connaissances et des menaces qu'elles révèlent.

Pour que nous nous dotions d'outils adaptés à la gestion de ces espaces immenses, qui ne peuvent rester des zones de non-droit.

Pour que la biodiversité et les ressources marines soient partout protégées, en particulier dans les régions les plus sensibles, et notamment les Pôles.

Et pour que nos logiques économiques s'adaptent enfin à d'autres exigences que celles de la rentabilité à court terme, qui ignore ses effets délétères sur l'environnement.

Et c'est la raison pour laquelle ma Fondation multiplie les partenariats avec des entreprises de plus en plus soucieuses de s'investir pour protéger les ressources dont elles dépendent.

C'est ainsi, en mobilisant les connaissances de l'océanographie et en leur permettant de se diffuser dans nos sociétés, que nous pourrions vaincre l'indifférence qui entoure nos mers, et inventer un modèle de développement plus adapté à leurs exigences.

Enfin, le troisième péril face auquel l'apport de votre science est indispensable, c'est celui de l'impuissance.

Car la science, bien sûr, ne sert pas seulement à comprendre le monde et à éveiller les consciences. Elle nous permet aussi d'aider à le changer.

Or, les besoins d'action sont immenses pour ce qui concerne les océans. Et ils sont souvent entravés par un sentiment d'impuissance.

Ce sentiment, lui aussi, a des causes faciles à identifier : la taille même des océans, leur inertie, leur complexité...

Chacun de nous sait bien que ses actions individuelles auront peu d'effet sur les millions de kilomètres carrés que couvrent les océans, et les centaines de millions de kilomètres cubes d'eau qui les composent. Et chacun de nous sait aussi que les plus ambitieuses de nos initiatives mettront des années, des siècles, même, à avoir un effet sur de telles échelles.

Ceci explique notre tendance au fatalisme, qui est l'un des plus puissants obstacles auxquels se heurtent tous les défenseurs de l'environnement.

Ce fatalisme, la science nous aide pourtant à le combattre. Et l'océanographie en particulier, comme je le constate très régulièrement.

Je pense par exemple à ce qui est l'une des priorités de mon action : les aires marines protégées.

Il s'agit des solutions aujourd'hui les plus efficaces pour concilier un impératif de préservation des écosystèmes marins et un objectif de développement durable des populations côtières.

Elles se développent actuellement sur toutes les mers du monde, et nous y contribuons directement.

Avec la France et la Tunisie, ma Fondation et mon Gouvernement sont ainsi à l'origine du Medfund, un fonds fiduciaire innovant destiné à favoriser la multiplication, l'extension, le renforcement et la mise en réseau des aires marines protégées de Méditerranée.

Nous soutenons également de manière très concrète plusieurs aires marines protégées importantes dans d'autres mers du monde.

Et je m'engage, dans les enceintes multilatérales comme auprès de mes homologues chefs d'Etat, pour favoriser leur création partout où c'est nécessaire, en particulier en haute mer.

Je me félicite que des décisions importantes aient ainsi été prises au cours des dernières années, comme par exemple l'établissement d'une aire marine protégée dans la Mer de Ross, en Antarctique, pour laquelle je m'étais directement mobilisé. Je regrette bien sûr que la dernière réunion de la CCAMLR, qui s'est tenue fin octobre dernier, n'ait pas pu réunir le consensus pour décider la création des aires marines protégées dans l'Antarctique oriental et en mer de Weddel. Nous continuerons le travail et espérons une issue plus favorable en 2022.

En associant autorités politiques, acteurs économiques, et usagers de la mer – y compris les populations côtières dans les régions littorales, ces aires marines protégées nous offrent la perspective d’une nouvelle gestion de la mer, capable de mieux assurer son avenir.

Mais elles ne sauraient fonctionner sans une solide expertise scientifique, seule à même de garantir leur efficacité et d’évaluer leur impact sur les écosystèmes concernés.

De la même manière, de nombreuses initiatives de préservation ou de restauration de nos mers ne sauraient fonctionner sans s’appuyer sur les travaux de la science.

Je pense par exemple à la lutte contre l’acidification, pour laquelle la Principauté de Monaco est à l’avant-garde depuis la Déclaration de Monaco de 2009, signée à l’époque par cent-cinquante scientifiques internationaux. Elle avait permis d’alerter la communauté internationale sur le sujet, et a ainsi été à l’origine de nombreuses initiatives que nous avons prises, dans le cadre notamment de l’AMAO, devenue depuis OACIS.

De la même manière, la protection des récifs coralliens, qui est aujourd’hui une urgence mondiale, ne peut être efficace si elle ne se fonde pas sur des connaissances précises.

C’est la raison pour laquelle nous menons de front, à Monaco, plusieurs initiatives complémentaires.

Des études sur les coraux, tout d’abord, en particulier avec le Centre scientifique de Monaco et le projet de conservatoire mondial du corail qu’il développe avec ma Fondation et l’Institut océanographique. Il s’agit de comprendre les coraux et les menaces qui les touchent, afin de pouvoir agir sur les causes de leur dégradation. Mais aussi de favoriser leur conservation *ex-situ*, afin de réintroduire un jour les espèces les plus résilientes.

Nous combinons ces travaux scientifiques avec des initiatives politiques, à travers notamment l’International Coral Reef Initiative, dont nous avons assumé la co-présidence jusqu’à ces derniers mois, ou encore le Global Fund for Coral Reefs, initié par ma Fondation.

Et ces engagements sont complétés par les actions importantes de sensibilisation du public conduites par le Musée océanographique de Monaco.

Ces exemples prouvent à quel point l’océanographie est un levier déterminant pour l’avenir de notre monde.

Car elle nous permet de mieux le comprendre pour mieux le protéger. Et car elle nous permet surtout de nous attaquer à des maux universels. Des maux que rencontrent tous les défenseurs de l'environnement, mais qui apparaissent dans l'océan plus nettement que nulle part ailleurs : l'ignorance, l'indifférence et le sentiment d'impuissance.

L'océanographie nous éclaire ainsi sur nos propres contradictions, sur notre volonté, sur nos motivations, sur nos difficultés, sur notre destin. C'est je crois ce que décrivait mon trisaïeul, le Prince Albert 1er, lorsqu'il écrivit dans ses mémoires, à son retour d'une mission scientifique : « jamais je n'avais fait une navigation aussi émouvante, jamais je n'avais sondé si loin dans la nature humaine »...

En explorant les mers et en nous permettant d'agir pour les sauver, l'océanographie nous révèle à nous-mêmes.

C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à venir vous parler aujourd'hui, à l'occasion du bicentenaire d'Henri de Lacaze-Duthiers, et rendre hommage à votre belle discipline.

Et je vais pour ma part poursuivre cette journée riches d'échanges et de partage de connaissances, puisque nous remettons ici même, tout à l'heure, les Grandes médailles Albert 1er de l'Institut Océanographique.

Je vous remercie.